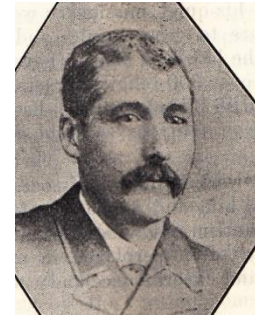


GRENIER, CHARLES-WILLIAM (1839-1918)

GRENIER, Charles-William, vendeur dans un grand magasin, colporteur méthodiste puis baptiste, né le 7 septembre 1839 à Saint-Félix-de-Valois au Québec et décédé le 19 avril 1918 à Digby en Nouvelle-Écosse. Inhumé au cimetière de l'église méthodiste de cette ville.



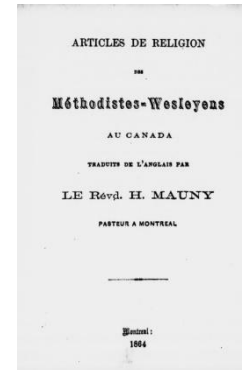
Ses débuts

Charles-William Grenier est le fils de Moïse Grenier (1812-1882), agriculteur, et de Marguerite Lepage (1816-1882). Il est né à Saint-Jacques-de-l'Achigan dans Lanaudière au Québec le 7 septembre 1839 et a été baptisé peu après à la paroisse catholique de l'endroit.

Nous ne savons rien de sa formation et de sa vie pour ses trente premières années.

Il a dû faire un minimum d'études pour pouvoir lire et écrire puisqu'il s'en est servi dans sa nouvelle tâche. Il a été possiblement employé à la ferme de son père dans un premier temps. Il semble venu à Montréal par la suite et pourrait y avoir exercé un métier qui suppose de l'entregent comme vendeur ou représentant de commerce¹, la tâche de colporteur qui sera la sienne plus tard supposant une facilité de contact avec les gens.

Quand nous possédons enfin des informations sur lui, il est rattaché aux méthodistes montréalais. Ces derniers avaient commencé en 1862 leurs activités à Montréal parmi les francophones. Le pasteur Henri Mauny y est à la tête d'une communauté d'une trentaine de membres, qu'il fera doubler en deux ans. Il avait même traduit à leur intention en 1864 un abrégé des articles de foi des méthodistes. Bien que nous n'en ayons pas de trace, il est possible que Charles Grenier s'y soit rattaché avec une certaine conviction, tout en continuant d'exercer son métier. Curieusement, cette église semble s'étioler à partir du milieu des années 1860 et on en perd la trace.



Le colporteur méthodiste

En 1875, le comité missionnaire de la Methodist Church of Canada décide de relancer ses activités montréalaises. Elle fait venir des États-Unis le pasteur chevronné Louis Beaudry qui avait vécu au Québec, mais surtout dans son pays d'adoption. Il est à pied d'œuvre l'année suivante. Il rassemble une première équipe qui ne dure que quelques mois, puis, à l'hiver 1876-1877, il en forme une deuxième qui comprend l'étudiant en théologie Édouard de Gruchy et justement Charles-William Grenier² et Mitchel Sadler comme

¹ Sa sœur, madame J. N. Douglas, Ontarienne, semble représentante de la maison de commerce Brown et O'Connor.

² Cet engagement nous fait penser qu'il avait la formation nécessaire et donc, à la fois de solides convictions, une certaine connaissance des points de controverse et une certaine expérience.

colporteurs-évangélistes auxquels se joindra peu après, Nelson W. Deveneau. Ils ont comme projet de créer dans la ville plusieurs postes missionnaires. Le plus important est celui du centre-ville³ dont Beaudry va lui-même se charger. À l'ouest, ils mettront sur pied celui de Saint-Henri-des-Tanneries (quartier Saint-Henri) et feront une tentative à l'est et une autre plus au nord dans le Plateau Mont-Royal. L'équipe tenait dix services par semaine rejoignant quelque 500 personnes, visitait plusieurs centaines de familles et distribuait des milliers de traités avec l'adresse des assemblées indiquée à la fin. Charles Grenier y a évidemment pris une part active.

En 1878, trois postes ont résisté : le centre-ville animé par Beaudry et Gédéon Aubin, celui de l'est tenu par Grenier et celui de l'ouest dans le secteur des Tanneries qui a alors perdu son animateur. Plus sûrs d'eux, les méthodistes souhaitent construire leur propre église pour affirmer leur présence aux yeux de tous. Ils vont plutôt acheter, le 30 septembre 1878, l'église de la rue Craig, anciennement de la Société missionnaire franco-canadienne. Leurs 153 membres se répartissent entre cette église, celle de Saint-Henri et Pointe-Saint-Charles et dans un grand ensemble à l'est qu'à créé Charles Grenier regroupant Hochelaga et Longueuil. Pourtant, la mobilité forte de l'époque réduira en peu de temps le nombre de membres à 110. Au total, en cinq ans seulement, les méthodistes ont solidement pris pied dans la ville. Bien qu'on n'en ait pas la certitude, il est probable que Charles Grenier se soit occupé de sa communauté de l'est pendant quelques années encore.

Son mariage

Survient alors un changement dans sa vie personnelle. Célibataire jusque là, il épousera vers 1882 à Ramsay (Saint-Félix-de-Valois)⁴, Léa-Jemina Amaron. Elle y était née, car son père, un colporteur de la toute première heure, avait dû y prendre y semi-retraite pour des raisons de santé. Son épouse et lui y tenaient un pensionnat pour jeunes filles anglaises qui voulaient apprendre le français (voir sa biographie). Léa est âgée de 32 ans et lui, de 42. Elle est la sœur de l'éminent pasteur Calvin-Élie Amaron (voir sa biographie) qui joue un rôle clé en Nouvelle-Angleterre comme presbytérien. L'objectif du couple ne semble pas de fonder une famille puisqu'il n'aura pas d'enfants.

Son séjour en Nouvelle-Angleterre

Nous croyons que des facteurs personnels vont les amener à passer quelque temps en Nouvelle-Angleterre. La propre mère de Charles habite Fall River et Léa a pu vouloir se rapprocher de son frère pour un temps. Toujours est-il qu'à l'hiver 1885-1886, Charles fait du colportage à Ware au Massachusetts et peu après, à Lawrence, un converti en témoin. En 1887, il habite Fall River près de sa mère qui va y décéder le 18 juillet. Sa sœur, madame Douglas de Owen Sound en Ontario y est aussi passée avec ses deux enfants. Charles semble gagner sa vie comme vendeur puisqu'en décembre 1887, il accepte un poste plus avantageux dans un grand magasin de Providence RI (à 30 km de là). À l'été 1888, c'est son autre sœur, Carolina, qui vient la rejoindre à Lowell, Léa

³ Le lieu de culte est à l'angle des rues Dorchester et Saint-Charles-Borromée, un peu à l'est du boulevard Saint-Laurent.

⁴ Nous n'avons pu déterminer où l'acte avait été enregistré, sans doute dans une église anglophone de la région... ou à Montréal.

occupant pour un temps la maison de la mère décédée de son conjoint. On a des indications que Charles a abandonné, peut-être seulement pour l'été, son poste de vendeur puisqu'il est à ce moment-là responsable de l'imprimerie du journal dont s'occupe Calvin Amaron, *Le semeur franco-américain*.

Son travail à Québec

Après cet épisode américain, il revient au pays et trouve à s'engager dès la fin de 1888 en tant que colporteur de la Société biblique, dans la ville de Québec. *Le Semeur* rapporte d'ailleurs, outré, l'agression qu'il a connue. En effet, il a été frappé assez grièvement à la jambe avec une bûche par un individu à qui il avait offert une brochure religieuse⁵. Charles passe alors au service de la Mission de la Grande-Ligne (baptiste) et sera leur colporteur dans la Vieille Capitale jusqu'en 1895. Il s'y déplace assez largement et, comme à Montréal, ne craint pas de franchir le fleuve pour aller sur l'autre rive, à Lévis.

Colporteur et évangéliste en Nouvelle-Écosse

Nouveau changement de décor. Il travaillera maintenant en Nouvelle-Écosse. Bien que les baptistes aient de nombreuses églises dans la région, ces dernières semblent souhaiter que ce soit un colporteur francophone qui s'occupe de développer une mission en français sur place et on fait appel à la Mission de la Grande-Ligne pour ce faire.

C'est ainsi que Charles-William et Léa s'y installeront et y œuvreront de 1895 à 1908, selon leur notice nécrologique. Ils s'établissent d'abord à Digby. Dans notre champ de 50 km de long, disent-ils, dans leur rapport⁶, il n'y a que peu de familles protestantes. Ils ont rouvert la vieille chapelle construite autrefois par M. Normandin. De nombreux anglophones viennent au culte, mais l'objectif est de rejoindre les francophones et aussi longtemps qu'ils viendront l'église restera ouverte, mais seulement à cette condition, ont-ils dit aux anglophones présents. Ils offrent aussi des services à d'autres endroits au sud : Plympton, Weymouth Falls (Barren Church) et Burton Settlement.

Charles constate que certains Acadiens vivent de la pêche ou que d'autres sont de pauvres fermiers. Les enfants ne vont à l'école que quand ils sont tout jeunes. Dès qu'ils peuvent être utiles à la maison, ils délaissent leurs classes de sorte que bien peu savent lire ou écrire, qu'ils soient francophones ou anglophones. Les femmes portent des mouchoirs sur la tête au lieu de chapeaux. Le colportage habituel ne fonctionne pas ici, dit-il, parce que le clergé catholique a interdit aux gens d'accepter des livres venant des protestants. À Plympton, de nombreux francophones sont venus aux assemblées au grand étonnement des anglophones, qui ne comprennent pas ce qu'est un travail d'évangélisation.

Les années suivantes, Charles continue dans la même veine. Son rapport de 1888 précise que ses trois stations sont alors Waggoner Settlement, Burton Settlement et Weymouth Falls. Il est à présent établi dans ce dernier endroit à quelque 50 km au sud de Digby. L'assistance totale des trois endroits est de 126 personnes, dont 21 catholiques.

⁵ *Le semeur franco-américain*, 3 janvier 1889, p. 297, repris en anglais le numéro du 17 janvier.

⁶ Rapport annuel de la Mission de Grande-Ligne, 1^{er} octobre 1895, p. 20-21.

On rassemble donc surtout des personnes déjà converties, les nouvelles adhésions de ne faisant qu'au compte-gouttes, trois conversions seulement durant l'année. Pourtant, il ne ménage pas son temps, 2508 visites, 2800 km de parcours. Il prêche partout où il peut, églises, écoles, scieries, aux funérailles ou même en plein air.

L'année suivante, il l'a fait à six endroits et a continué à voyager beaucoup. Il a organisé des réunions de réveil pendant un mois, tous les soirs de la semaine sauf le samedi. Au total, neuf convertis durant l'année, dont deux sont d'anciens catholiques. En 1900, il est revenu à Digby. Il fait de nombreuses célébrations dans les maisons. Ses fidèles ont fourni 100\$ (x20) pour contribuer à son salaire. Ses adhérents lisent la Bible, le Nouveau Testament ou de la littérature religieuse.

L'image de son travail donnée par le colporteur est évidemment positive. Pourtant, il semble mettre beaucoup d'énergie pour prêcher à des convertis. Il a tout de même 23 membres en 1902, mais répartis sur trois ou quatre villages, cela fait de toutes petites communautés à chaque endroit. Selon la notice nécrologique, il aurait pris sa retraite à 69 ans en 1908. « Il y travailla avec fidélité et dévouement, nous dit-on encore, pendant une douzaine d'années. » Peut-être l'a-t-il pris plus tôt en fait, car à partir de 1903, l'expérience semble tourner court et les rapports annuels de la Mission de la Grande-Ligne n'en font plus mention⁷.

Sa retraite et son fils adoptif

Le couple semble avoir continué d'habiter Digby à partir de 1900, la notice le faisant y revenir après avoir habité Weymouth vers 1913. Digby est la ville où était né leur fils adoptif. Cet enfant était venu au monde la même année où ils avaient célébré leur mariage, mais, à notre connaissance, il ne les a pas accompagnés aux États-Unis ni à Québec. Il faut croire que l'adoption s'est produite sur place en Nouvelle-Écosse, alors qu'il était plutôt au début de l'adolescence. Nous ignorons les raisons et les circonstances de ce choix.

« Il était respecté et aimé de tous. Sa douceur et sa courtoisie lui ouvraient bien des portes et il était reconnu comme l'ami de toutes les bonnes causes, de tous les braves gens. »

Il est décédé à Digby le 19 avril 1918. Ses funérailles furent présidées par le pasteur méthodiste de l'endroit, assisté par le pasteur baptiste et le capitaine Boulton de l'Armée du Salut. L'inhumation a eu lieu au cimetière de l'église méthodiste.

La vie de ce colporteur est plutôt étrange, éclatée, partagée entre métier et évangélisation, œuvrant aussi bien au Québec qu'en Nouvelle-Angleterre et en Nouvelle-Écosse, travaillant pour qui veut bien l'employer, la Mission méthodiste, la Société biblique ou la Mission baptiste de Grande-Ligne. Il semble pourtant avoir mis beaucoup

⁷ Peut-être l'année 1908 vient-elle du fait qu'elle semble marquer la fin de sa présence puisque l'année suivante, le 1^{er} décembre 1909, Georges Peters commence un travail de colporteur bilingue en Nouvelle-Écosse. Il s'est établi à Yarmouth. Son expérience aussi semble tourner court en 1912 et on n'entend plus parler.

d'énergie et de cœur à l'ouvrage tout au long de sa carrière. La vie de colporteur n'étant pas de tout repos.

Son épouse et son fils adoptif lui survivront, mais nous ignorons la date de leur décès. Nous l'avons déjà signalé, il avait une sœur, madame J. N. Douglas, de Toronto, et un frère, Séraphin Grenier, de Troy, New York.

22 octobre 2020

Jean-Louis Lalonde

Sources

L'Aurore, 10 mai 1918, p 8, notice nécrologique.

Le semeur franco-américain, 4\8\1887(159) 6\10\87(233-234) 22\12\87(318)
19\7\88(126) 3\1\89(297) 17\1\89(53)

Rapports annuels de la Mission de Grande-Ligne, 1895-1920.

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, ici 286-287, 473, 657 et annexe 14 et 24 (p. 8).